

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA

Gazette des Familles

CANADIENNES ET ACADIENNES.

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 2. QUEBEC, 31 JUILLET, 1871. No. 20.

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE : L'ABBÉ N. A. LECLERC.

Sommaire.

Attention—Neuvième entretien sur la famille—Chronique—
Faits divers—Agriculture—Recette—Feuilleton : La Cloche du
Père Trinquet—Annonce—Conditions

Attention.

Un célèbre écrivain disait un jour : “ je crois compter autant d'amis que de lecteurs. ”—Nous n'osons exprimer cette prétention ; mais si nous consultons les six cents lettres que nous avons reçues, nous sommes sûr que notre publication compte un bon nombre d'amis dévoués.

Cette confiance nous engage aujourd'hui à faire une demande, qui surprendra peut-être plusieurs de ceux à qui elle s'adresse ; néanmoins c'est une faveur à laquelle nous tenons fortement.

Voilà près de deux ans que nous sommes en rapports intimes avec les abonnés de la *Gazette des*

Familles Canadiennes et Acadiennes ; ces rapports ont fait naître des idées communes ; et de la ressemblance des sentiments qui nous animent, naît une sorte d'affection qui nous attache aux personnes même qui vivent loin de nous, et nous fait désirer leur présence.

Mais, désirer voir deux à trois mille lecteurs répandus dans toute la Puissance et même aux Etats-Unis, ce serait un beau rêve impossible à réaliser. Dans cette impossibilité, nous pouvons cependant nous dédommager en quelque sorte de l'absence. Aujourd'hui, il y a un moyen si facile de se rapprocher des absents ; et les photographies que l'on voit sur toutes les tables, nous sont une forte preuve, que les parents et les amis ont trouvé le moyen d'être toujours en présence.

Pourquoi cette légitime satisfaction ne nous serait-elle pas accordée, pourquoi tous les MM. du clergé qui reçoivent notre Gazette, et tous nos abonnés mêmes ne nous accorderaient-ils pas la faveur de nous envoyer leur photographie. Qu'un *album*, qui contiendrait les portraits de tant de personnes auxquelles nous portons le plus sincère intérêt, nous serait précieux et serait de nature à nous dédommager de bien des fatigues !

Abonnés et lecteurs, ne nous refusez pas ce dédommagement, surtout ceux d'entre vous qui veulent nous continuer leur encouragement, pour la troisième année qui commence bientôt.

Neuvième entretien sur la famille.

L'HOMME, LA FEMME ET LEURS DEVOIRS ENVERS LEURS ENFANTS.

Deuxième devoir.—L'Instruction—La préparation à la première communion.

Parents chrétiens, si vous voulez préparer d'avance et avec succès vos petits enfants à l'époque de la première communion, parlez leur souvent des principaux actes qui doivent remplir la journée d'un bon chrétien ; apprenez leur à sanctifier toutes leurs actions. Par exemple, apprenez leur à élever leur cœur vers Dieu, dès le premier instant de leur réveil, et de s'armer du signe adorable de la croix. Dites leur, qu'à cet instant où l'enfant sort du sommeil, qui est une image de la mort, deux maîtres se présentent à lui, pour avoir sa première pensée ; que ces deux maîtres sont le bon Jésus, et l'horrible satan. Répétez leur souvent cette sentence de St. Jean Climaque "chrétiens : votre journée appartiendra à celui des deux maîtres qui en aura pris possession le premier ; si vous en donnez les premiers instants au démon, il aura tout le reste." Un enfant qui avait reçue une éducation chrétienne, avouait ingénument à un de ses maîtres que s'il manquait de donner son cœur à Dieu, il était dissipé tout le reste de la journée, et ne faisait rien de bien pour le ciel.

Il est bon aussi d'accoutumer les enfants à se lever aussitôt qu'ils sont éveillés, et de ne pas permettre qu'ils consacrent à la paresse, les premiers moments du jour. Gravez dans leur mémoire cette belle parole de St. François de Salles : "Se lever matin, est bon pour la santé et la sainteté."

"Pour vivre saintement, disait une sainte des premiers temps de l'Eglise, la première action qu'il faut bien régler, c'est le lever ; le reste de la jour-

née en dépend ; il est difficile de bien finir, quand on a mal commencé.”

Que vos enfants donc, contractent la sainte habitude de se lever promptement, de s'habiller modestement et sous le regard de leur bon ange ; qu'ils évitent, en cette action, la lenteur et la négligence, qui sont les tristes effets d'un cœur mou, d'un esprit pesant ; et qu'aussitôt habillés, ils se mettent pieusement à genoux devant un crucifix ou une sainte image, pour y faire dévotement la prière du matin. Le Seigneur est jaloux de ce premier devoir, et ceux qui le craignent et le vénèrent, doivent s'en acquitter avec le plus grand soin.

Une bonne mère dont tous les enfants, au nombre de six, ont été prêtres et religieuses, leur répétait, lorsqu'ils étaient encore tout jeunes, au moment où ils se mettaient à genoux : “ Mes chers petits enfants, vous voilà en présence du bon Jésus qui vous a donné la vie, qui vous l'a consacrée pendant cette nuit, qui vous promet encore cette journée, et qui est mort sur la croix, pour vous empêcher de tomber dans le feu de l'enfer. Comme vous devez l'aimer, le remercier, et lui demander de ne rien faire aujourd'hui pour lui faire de la peine ! Pensez encore que la Ste. Vierge et votre bon ange sont à chaque côté de vous, pour entendre vos prières, et les porter au bon Dieu.” Quelles heureuses impressions, ces bonnes paroles faisaient sur ces enfants, et comme leur prière était agréable au ciel !

Les parents doivent encore accoutumer les enfants de bonne heure, à assister au saint sacrifice de la messe, s'ils ne sont pas trop éloignés de l'église, et leur donner une haute idée du respect qu'ils doivent apporter dans la maison du Seigneur, leur représenter les anges prosternés aux pieds des saints

autels, et se couvrant la figure de leurs ailes, tant ils sont pénétrés de la grandeur de Celui qui y réside, le jour et la nuit.

Il faut encore habituer les enfants tout jeunes à faire des petits travaux proportionnés à leur faible force. Moins un enfant demeure désœuvré, moins il est exposé au danger de tomber dans le péché.

Qu'on leur donne de la paresse toute l'horreur qu'ils doivent en avoir. Par exemple, qu'on leur répète ces paroles de l'Écriture Sainte : "Soyez prompts, diligents, dans toutes vos actions, et par ce moyen, vous éviterez la maladie, la pauvreté et toutes sortes de maux." Ou ces autres : "Celui qui travaille, sera rassasié de pain, mais celui qui aime l'oïveté, sera dans une profonde indigence."

St. Bernard appelle la fainéantise l'égoût de toutes les tentations, le réceptacle de tous les vices, parce qu'elle entraîne tous les désordres à sa suite.

Rappelons aux enfants ce que les anciens disaient avec tant de raison : "Celui qui travaille, n'a qu'un démon à combattre ; mais celui qui ne travaille point, a autour de lui une légion de démons qui l'attaquent de mille manières."

Nos pères avaient une sainte habitude que nous devrions nous efforcer de faire renaitre chez tous les enfants. Quand ils sortaient de la maison pour aller au travail, ou pour faire un voyage, ils se signaient du signe de la croix ; et cette sainte pratique, ils la renouvelaient au commencement de chaque action importante. Ils n'auraient pas même voulu entamer un pain, sans faire sur une de ses faces, une croix avec leur couteau. Mais hélas ! comme les pieuses pratiques se perdent tous les jours ! Mais, aussi, quelle différence entre les enfants d'aujourd'hui et ceux de trente à quarante ans passés !

Si les enfants, pour se conserver dans le bien, et se préparer au grand jour de la première communion, doivent s'occuper à de légers travaux, ils doivent aussi sanctifier toutes leurs actions, tous les instants de la journée, en les offrant fréquemment à Dieu.

Nous avons connu une jeune enfant de huit ans qui nous a singulièrement édifié ; elle interrompait fréquemment ses petits travaux et ses jeux mêmes, pour faire les aspirations suivantes : " Mon Dieu, ayez pitié de votre petite fille ; bonne Vierge Marie, priez pour moi ; bon ange, défendez moi contre l'affreux démon." Cette enfant est aujourd'hui, mère de famille, et elle met tout son bonheur à former ses propres enfants à son image et à sa ressemblance.

Il y a bien d'autres pratiques qu'il faut apprendre à ces jeunes intelligences. Par exemple, qu'on ne leur donne jamais aucune nourriture, sans leur faire dire le *benedicite* et les grâces, qu'on leur apprenne l'*angelus* et qu'on les engage à le réciter chaque fois que la cloche de l'Eglise tinte pour rappeler aux fidèles le moment solennel où l'ange de Dieu descendit vers Marie, pour lui annoncer le grand mystère de l'Incarnation.

Il est sage encore d'apprendre aux enfants à ne jamais passer devant une église ou une croix, sans se découvrir, et sans faire quelqn'invocation.

Que les parents auriéent bien plus de satisfaction avec leurs enfants, s'ils leur apprenaient à pratiquer ces devoirs d'un bon chrétien !

Pendant le troisième siècle de l'Eglise, alors que Dieu permettait fréquemment les faits les plus extraordinaires, pour affermir la foi dans ses nouveaux convertis, voici ce qui arriva à un enfant de dix ans :

Cet enfant, qui avait une mère chrétienne et pieuse, qui lui avait souvent répété les bonnes pratiques qu'il ne devait jamais omettre, se réveilla un matin, de bonne heure, et demeura dans son lit, pour satisfaire sa paresse, pendant près d'une demie heure, sans élever son cœur à Dieu. Quand le moment du lever fut arrivé, il descendit de son lit nonchalamment, et fit sa prière plutôt par habitude, que pour satisfaire à un devoir important. Tout le reste du jour, cet enfant fut maussade, paresseux, désobéissant et insupportable pour tout le monde. Vers neuf heures du soir, cet enfant fut tout à coup pris de convulsions épouvantables ; il se roulait par terre, déchirait ses habits, poussait des hurlements à faire frémir tous ceux qui l'entendaient.

Sa mère au comble de l'épouvante, ne savait à quels moyens recourir ; elle lui présentait de l'eau bénite, faisait sur lui le signe de la croix, etc., mais tout cela ne faisait qu'accroître la rage et la fureur de ce jeune infortuné. Dans cette extrémité le pauvre mère qui connaissait le lieu où un prêtre se tenait caché pour échapper à la mort, alla le voir secrètement, et lui raconta le malheur arrivé à son enfant, et le pria de se rendre chez elle durant la nuit. Ce prêtre animé du plus saint zèle, pour le salut des âmes, se rendit à la prière de cette femme, et à onze heures de la nuit, il était auprès de son malheureux enfant. A la vue du ministre de Jésus Christ, les convulsions redoublèrent d'intensité, au point que l'on crut que cet enfant allait se porter aux dernières extrémités, et s'ôter la vie. Le prêtre reconnut, sans peine, que ce malheureux enfant était possédé du démon, et il commença aussitôt à l'exorciser ; mais à chaque ordre qu'il donnait au démon de sortir du corps de cet enfant, c'étaient des hurlements affreux, des imprécations

à faire dresser les cheveux sur la tête. Le démon dit d'une voix forte et clairement accentuée : je n'abandonnerai pas cet enfant, il est devenu ma propriété. Ce matin, il m'a consacré les premiers instants de sa journée, en cédant à la paresse, dans son lit. A ces mots, le prêtre comprit quelle faute avait attiré sur cet enfant le malheur qui l'avait frappé ; il éleva la voix, et dit de nouveau à satan : esprit impur, sors du corps de ce malheureux ; souviens toi qu'il a été consacré à Jésus Christ par le baptême, et qu'il lui appartient depuis sa naissance. En entendant ce dernier ordre, le diable sortit de sa demeure, mais il renversa l'enfant par terre, et le laissa dans un état qui faisait croire qu'il était mort. Le prêtre prit aussitôt ce jeune homme par la main, et lui commanda au nom de Jésus, de se lever. A ces mots, la pauvre victime ouvrit de grands yeux, se leva précipitamment, et se jeta précipitamment aux pieds du prêtre, en lui disant, en fondant en larmes, en présence de sa mère et de plusieurs personnes accourues, pour être témoins de ce fait extraordinaire : " mon père, je vous remercie, mais bénissez moi, avant de vous éloigner, afin que cet esprit immonde ne s'empare plus de moi ; " puis ensuite, il raconta la faute qu'il avait commise, en restant éveillé dans son lit, pour satisfaire sa paresse, et toutes les autres fautes qui s'en étaient suivies.

Combien d'enfants donnent entrée au démon, par leur paresse, non dans leur corps et d'une manière sensible, mais ce qui est bien plus terrible, dans leur âme, et d'une manière insensible.

CHRONIQUE

M. LE GRAND-VICAIRE PROULX.

Jamais tombe n'a été arrosée de larmes plus amères et plus abondantes que celle du Révd. M. Proulx, V. G. curé de Sté. Marie de la Beauce ! Et comment pouvait-il en être autrement ? Comment le clergé dont il était un des membres le plus distingué ; comment les institutions qu'il a eues sous sa protection et pour lesquelles il s'est imposé les plus grands sacrifices ; comment les paroisses dont il a été chargé et qu'il a dirigées avec tant de prudence et de zèle, pourraient-ils ne pas regretter amèrement la perte d'un prêtre si distingué, et dont toute l'existence a été consacrée au bien de ses semblables ?

Rappelons d'abord, les principales dates de cette belle existence, puis nous dirons ensuite quelques-uns des traits les plus saillants qui nous dévoilent la haute intelligence, l'imagination brillante, le jugement sûr autant que solide, la prudence à toute épreuve, enfin, les brillantes qualités de l'esprit et du cœur de M. le Grand-Vicaire Proulx.

M. Proulx est né à la Baie du Febvre, le 10 août 1804. Il fit son cours classique au collège de Nicolet, avec un rare succès. Il prit l'habit ecclésiastique, en 1825, et fut d'abord professeur dans cette maison, puis l'année suivante, il fut appelé à faire la rhétorique au collège de St. Hyacinthe.

Le 28 septembre, 1828, il se rendit à Boucherville, pour y recevoir l'ordre sacré de la prêtrise, et revint comme directeur du même collège, remplacer M. Maguire qui fit alors un voyage en Europe.

Dans l'automne de 1830, M. Proulx fut désigné pour prendre la direction du collège de Ste. Anne, qui ne comptait qu'un an d'existence. Après trois

années et quelques mois passés à la tête de cette maison, et l'avoir assise sur une base solide, en 1834, il fut nommé à la cure de St. Pierre-les-Becquets, et chargé, en même temps, de la desserte de St. Jean Deschillons. En 1835, il fut transféré de cette dernière cure à celle de St. Antoine de Tilly, où il est demeuré jusqu'en 1847. A cette époque, il fut appelé à l'Archevêché de Québec, pour aider à l'administration du diocèse, et il y resta jusqu'en Mai 1850. A cette date, M. Baillargeon qui était alors curé de Québec, ayant été député à Rome pour y porter les décrets du concile provinciale, et pour y séjourner, comme agent des évêques de la province ecclésiastique, M. Proulx fut appelé à le remplacer. Au bout d'un an et quatre mois seulement, il passa de la cure de Québec à celle de Ste. Marie de la Beauce, paroisse qui a d'autant plus d'importance, qu'elle a été jusqu'à dernièrement, le chef-lieu de tout le District. En 1867, Mgr. Baillargeon, pour reconnaître le mérite de ce prêtre distingué, et pour satisfaire le vœu de tout le diocèse, lui conféra le titre de Vicaire Général. A cette nouvelle, il n'y eut qu'une voix, parmi ses confrères et la classe instruite de ses concitoyens, pour proclamer que cette dignité était une légitime récompense du talent, du mérite et de la vertu.

Après avoir possédé M. Proulx pendant vingt ans comme guide spirituel, cette dernière paroisse a eu l'excessive douleur de se le voir enlevé, par la mort, après plusieurs semaines de grandes souffrances, le 6 juillet au matin, à l'âge de soixante-sept ans et trois mois.

Ses funérailles ont eu lieu le lundi suivant, le 10, au milieu d'une grande réunion des MM. du clergé, et d'un concours immense de fidèles

La levée du corps fut faite par M. Ths. Caron,

V. G. du collège de Nicolet ; les coins du poêle étaient portés par MM. Mailloux, V.-G., Poiré, V.-G., Déziel et Auclair. M. Cazeau, V. G. chanta le service et fit l'éloge funèbre.

Suivons maintenant cette noble, grande et sympathique figure, à travers les différentes phases où elle est passée, et qui partout, a projeté une ombre salutaire autour d'elle.

M. Proulx était une de ses âmes d'élite, un de ces hommes si avantageusement qualifié, qu'on ne pouvait l'approcher, l'entendre sans l'estimer, sans l'admirer, et sans éprouver un juste regret, quand il fallait s'en séparer. Quant à nous, qui l'avons connu, pour ainsi dire, avec la vie, et qui avons eu le bonheur d'être sous sa titulaire direction, étant encore enfant, nous ne pouvons rappeler ses précieuses qualités, sans nous sentir profondément ému.

Le collège de Ste. Anne venait d'être fondé au prix des sueurs, des fatigues, du repos, de la santé, des sacrifices de tous genre de son illustre fondateur, le Révd. M. Chs. François Painchaud. Une année s'était à peine écoulée depuis l'ouverture des classes ; et les premières difficultés aplanies, il semblait en naître de nouvelles, tous les jours, sous les pas de ceux qui étaient chargés de diriger cet établissement naissant. Cette maison élevée loin des grands centres, dans une campagne où l'éducation élémentaire était encore peu répandue, se trouvait, pour ainsi dire, dans la pénible nécessité d'ouvrir ses portes à tous les élèves qui se présentaient. Cette acceptation faite forcément, sans choix, fut la source de bien des désordres, et le début de cet établissement fut, à proprement parler, un temps d'anarchie. Pouvait-il en être autrement, pour qui sait que le nouveau collège était forcé de recevoir plusieurs élèves exclus de d'autres maisons, et qui arrivaient

là avec leur bagage d'indocilité, d'insubordination, &c.

M. le Supérieur, gémissait d'un semblable état de chose, et lui, qui avait montré tant d'énergie, d'habileté et de prudence, quand il lui avait fallu élever les murs de cette maison, était impuissant à réprimer ses désordres. Dans son ardent désir d'opérer une réforme, il chercha d'abord un homme d'une prudence consommée, d'un tact sûr et d'une grande intelligence. Cet homme, ses supérieurs le lui fournirent, dans la personne de M. Proulx, qui était cependant, encore au début de sa carrière sacerdotale.

Voyons ce tout jeune prêtre à l'œuvre. Il est partout avec sa communauté, qu'il considère comme un précieux dépôt. Il la suit en tous lieux, il partage ses peines, il préside à ses travaux, il encourage ses efforts, il s'associe, en quelque sorte, à ses joies, à ses tristesses. Mais, ce qui l'occupe avant tout, c'est de bien connaître le caractère, les dispositions de chaque élève. Ce travail, comme il nous l'avoua plus tard, fut long et pénible, et d'autant plus pénible qu'il le mit dans la nécessité d'exclure de la communauté quelques élèves qui se montraient incorrigibles.

Après quelques mois d'étude et d'observation, M. le principal, car c'était alors le titre que l'on donnait au directeur de ce collège, se décida à donner à sa communauté, un règlement approuvé par feu Mgr. Sygnaï. Ce règlement fut lu et accompagné de commentaires les plus appropriés aux besoins des élèves. Cette œuvre importante accomplie, tout faisait espérer que les différents articles de cette règle si sage, et si bien faite pour le jeune âge, seraient exécutés à la lettre. Mais, malheureusement, il n'en fut pas ainsi, et quelques jours plus tard,

quelques écoliers, et des plus âgés, se rendirent coupables d'une grave infraction à cette règle.

M. le Principal, qui avait toujours l'oreille attentive et l'œil partout, prit bien vite connaissance de cette faute ; et il en fut fortement consterné. Le lendemain, il arrive à la tribune, l'air abattu et profondément affligé. Après quelques instants de silence, qui apprirent aux coupables que tout était dévoilé, et qui leur firent plus de mal que les punitions les plus sévères, il dit d'une voix altérée : “ Mes chers enfants, n'ai-je pas eu pour vous tous, toute la tendresse d'un bon père pour sa famille ? Toute ma joie n'a-t-elle pas été de me trouver au milieu de vous, de partager vos récréations et vos amusements ? Quelqu'un parmi vous a-t-il souffert, sans que j'aie souffert avec lui, quelqu'un a-t-il versé une larme, sans qu'il s'en soit échappé une de ma paupière ? N'ai-je pas pris part à vos ennuis, à toutes vos peines ? . . . Pourquoi donc, travaillez-vous à abreuver mon cœur d'amertume, pourquoi prenez-vous plaisir à me rendre le mal pour le bien, à semer l'affliction dans mon âme ? . . . A ces mots, toute la communauté fond en larmes, et les coupables éprouvent un tel repentir, qu'aussitôt après que M. le Principal fut entré dans sa chambre, ils l'y suivirent, se jetèrent à ses pieds, pour implorer leur pardon, et lui promettre de réparer leur faute, par une conduite tout-à-fait exemplaire.

M. le Principal, avait remporté une victoire complète, et de ce moment, la communauté de Ste. Anne, entra dans une voie nouvelle et fit tout ce qui dépendait d'elle pour faire oublier à son supérieur, les déboires qu'elle lui avait causés.

De ce jour, jusqu'à son départ, M. Proulx n'eut qu'à se féliciter de la docilité et de la soumission de ses chers élèves.

Nous avons dit: "Jusqu'à son départ." C'est alors qu'il se passa une de ces scènes déchirantes, qu'aucun des élèves qui étaient, dans ce temps, au collège de Stc. Anne, n'oubliera jamais de sa vie.

(A continuer.)

FAITS DIVERS.

— Les collectes faites, le 16 juin, de la présente année, dans les diverses églises catholiques de New York, pour venir en aide au Souverain Pontife, ont atteint la somme de \$30,000.

— On a découvert, il y a quelques temps, à St. Louis, Missouri, qu'un homme qui avait exercé, pendant vingt ans, le métier de mendiant, avec sa femme, est riche aujourd'hui de \$20,000. On dit que la plupart des marchands de la ville ont une forte envie d'embrasser la même profession.

ENFANT SAUVAGE.— On a trouvé, à 4 milles de London, Ontario, un enfant sauvage vivant dans les bois, et fuyant à l'approche de tout être humain. On a essayé, à plusieurs reprises, de s'en emparer, pour le ramener à la vie civilisée, mais tous les efforts ont été inutiles jusqu'aujourd'hui. Dès qu'on veut l'approcher, il disparaît à travers la forêt, avec la rapidité d'un cerf. Il vit d'herbes et de feuilles, et se retire, la nuit, dans une retraite que l'on n'a pas encore réussi à découvrir. Ses apparitions fréquentes dans le voisinage de la ville, ont créé une grande sensation, parmi les habitants.

— Les trop sinistrement célèbres volontaires du 1er bataillon d'Ontario, ont quitté Manitoba le 11 du mois dernier. Les adieux aux Métis n'ont pas été des plus larmoyants. Ces derniers regardent leur départ comme un véritable bienfait, et c'est la première fois qu'ils se disent contents de leurs hôtes.

— Mgr. Grandin, évêque de Satala et coadjuteur de Mgr. Taché, parti de l'Île à la Croix au mois d'Avril, est arrivé

à St. Boniface, après une marche de 53 jours. Sa Grandeur doit de suite retourner à ses pénibles missions amenant avec Elle deux Religieuses de la Communauté de nos Sœurs Grises, dont l'une est la sœur de M. Louis Riel.

— Nous lisons dans le *Métis* du 8 juin :

Nous apprenons avec plaisir que le Lieutenant-Colonel Casault a reçu mission de venir au Fort Garry y passer un mois pour organiser le département militaire qui va s'y trouver établi par le séjour prolongé de deux compagnies. La rare énergie, l'esprit vraiment militaire, la discipline juste mais sévère qui a distingué la conduite du Lt. Colonel Casault nous est une garantie que les choses vont être mises sur un bon pied.

Quelque déplaisante pour lui que soit la nouvelle mission dont cet officier supérieur est chargé par le Ministre de la Milice, c'est une marque de haute confiance dont il est digne et qui ne sera, nous le souhaiton, que la suite des postes élevés auxquels l'appellent ses capacités militaires et l'intelligence de ses chefs.

— Il est sur le point de se former une compagnie pour construire un embranchement qui amènerait, par Beaumont et St. Joseph, le terminus de l'Intercolonial au Passage, dans le centre commercial de la ville. Plusieurs capitalistes de Lévis et de Québec prennent des intérêts considérables dans cette entreprise qui ne peut manquer de réussir, grâce à l'intelligence et à l'influence de ceux qui se sont chargés de la promouvoir. Nous faisons des vœux pour son succès auquel notre ville a un intérêt capital.

— Nous sommes heureux de voir l'esprit d'entreprise et de progrès se manifester en plusieurs endroits de la Colonie, et il paraît que St. Norbert veut prendre l'initiative. M. Jos. Lemay, M. P. P. vient d'y faire transporter le matériel d'une puissante machine à vapeur, qui devra mettre en mouvement un moulin à farine, un moulin à scie, à lattes et à bardeaux. Ces établissements ne pourront manquer de développer activement les ressources de la place, et nous ne doutons pas d'y voir avant longtemps un joli et florissant village.

AGRICULTURE.

CAUSERIE.

Le curé et ses habitants.

UN ÉTÉ DE SÉCHERESSE.

M. le Curé.—Un fait étonna tout le monde, dans la paroisse où résidait M. P...., pendant l'été qui vit s'élever les étables du petit Baptiste. La sécheresse fut si grande, que les champs ensemencés et les prairies faisaient pitié à voir, et que les pacages étaient si pauvres que les animaux, comme on dit vulgairement, tiraient la langue, et n'avaient que la terre nue à lécher. On entendait de toutes parts des lamentations et des plaintes, à n'en plus finir. "Qu'allons-nous devenir ? se demandait on, chaque fois qu'on se rencontrait. Nous allons tous mourir de faim ; nous pouvons nous casser les dents ; car nous n'aurons rien du tout."

Au milieu de ces champs desséchés et brûlés par les ardeurs d'un soleil ardent, qui causaient tant de frayeur, il s'en trouvait un qui attirait tous les regards, et qui excitait un peu l'envie. C'était celui du petit Baptiste. Dans ce champ, le grain, les légumes, le foin, le pacage, &c., tout était pour le mieux.

Les habitants.—Mais, monsieur, pourquoi cette différence ? Dieu faisait-il de la pluie, exprès pour cette terre, ou lui envoyait-il, toutes les nuits, une forte rosée qu'il refusait aux autres ?

M. le Curé.—La question que vous me faites là, chacun se la faisait alors, et s'efforçait de la résoudre à sa manière.

Les uns, et ceux-là se croyaient les plus habiles

interprètes, disaient à qui voulait les écouter : “ Petit Baptiste est un sorcier ; il a fait un pacte avec le diable, qui lui donne tout ce qu’il désire, en attendant qu’il vienne le chercher, pour l’emporter, en corps et en âme, dans les enfers.”

D’autres disaient, avec plus de bon sens : “ Ce jeune homme est si dévot, il aime tant le bon Dieu, qu’il y a des bénédictions tout exprès pour lui.”

Les uns avaient grandement tort, les autres n’avaient raison qu’à demi.

Les habitants.—Pourtant, l’explication des derniers nous avait l’air à avoir tout-à-fait du bon sens, et nous croyions qu’ils avaient mis le doigt dessus. Petit Baptiste avec ses messes et ses bonnes prières, devait obtenir plus que ses voisins.

M. le Curé.—Vous avez raison, tout cela entrait pour beaucoup dans ses succès ; mais sans recourir à cette intervention spéciale de la Providence, nous pouvons expliquer la différence qu’il y avait entre son champ et ceux de ses voisins, d’une manière toute naturelle.

Les habitants.—Nous avons hâte d’entendre votre explication ; car, quant à nous, nous aurions gagé qu’il y avait là du miracle.

M. le Curé.—Mes bons amis, vous allez voir qu’il est souvent facile de prévenir les effets désastreux d’une sécheresse, pour qui sait s’y prendre. Petit Baptiste avait deux moyens à sa disposition pour combattre ce fléau, et ces moyens sont sous la main de tous les cultivateurs.

En premier lieu, il labourait la plupart de ses terres l’automne, et quant à la partie qu’il réservait pour le printemps, elle était si bien égoutée par des fossés et des rigoles, qu’il pouvait y mettre la charrue aussitôt que la neige et la gelée avaient disparu. De cette manière, ses semences étaient tou-

jours faites à temps, et pouvaient profiter des pluies du printemps ; et quand la sécheresse, qui commence généralement à se faire sentir vers la mi-juin, arrivait, ses champs étaient déjà couverts d'une vigoureuse végétation qui protégeait la terre contre les rayons du soleil et l'empêchait ainsi de se dessécher trop promptement.

Quant à ses prairies, il se gardait bien de les faire raser au printemps, par les animaux, comme c'est malheureusement souvent la coutume, et il leur laissait ainsi prendre de l'avance.

Pour avoir un bon pacage, il divisait son champ qui était destiné à nourrir les animaux pendant l'été, en trois clos, et n'y mettait son troupeau que tard et lorsque l'herbe était déjà longue.

Voilà son premier secret pour combattre la sécheresse.

Les habitants.—Mais, M. le curé, ça tout plein du bon sens, et il faut être aveugle comme quelques-uns d'entre nous, pour n'avoir pas deviné ce secret. Le second est-il plus difficile à mettre en pratique que celui-là ?

M. le Curé.—Pas du tout, et il consiste simplement à donner au labour une plus grande profondeur que celle que lui donnent la plupart de nos cultivateurs canadiens. Vous le savez, le plus grand nombre d'entre vous ne lève avec la charrue qu'une couche de terre de trois, quatre et cinq pouces, quand il faudrait en lever une de six, sept et huit pouces, et même d'avantage.

Les habitants.—Mais, qu'est-ce que cela fait à la sécheresse ?

M. le Curé.—Cela fait beaucoup, et bien plus que vous ne pensez. Vous allez le comprendre, car je vais m'appliquer à vous donner une explication aussi simple que possible.

Prenez deux vases d'un égal diamètre, mais dont

l'un a trois pouces de profondeur, lorsque l'autre en a six ; remplissez-les tous deux d'eau, et mettez-les au soleil. Chaque jour, vous verrez l'eau diminuer par l'évaporation, et après quelques jours, il ne restera plus une seule goutte d'eau dans le premier, tandis que l'autre sera encore à moitié rempli, et qu'il ne sera vide, qu'après un espace de temps double de celui qu'il a fallu au premier, pour être entièrement desséché ; ainsi, si il a fallu huit jours à l'un pour que toute son eau lui soit enlevée par l'évaporation, il ne faudra pas moins de seize jours, au second, pour que le même phénomène se produise.

Ces deux vases vous donnent une idée de ce qui se passe dans les couches de terre que vous soulevez avec la charrue. Une couche de trois pouces d'épaisseur ne contient que la moitié d'humidité d'une couche de six pouces, et par conséquent elle se desséchera au moins la moitié plus vite. Je dis, au moins, car la proportion ne sera pas absolument la même que dans les deux vases, et elle sera plus grande en faveur de la couche la plus épaisse ; et si la première se dessèche dans l'espace de huit jours, la seconde aura encore un reste d'humidité au bout de vingt jours, si on considère l'attraction que l'eau a pour la terre. Et si une bande de six pouces peut résister à la sécheresse pendant trois semaines, une de dix pouces pourra y résister pendant six semaines.

Comprenez-vous, maintenant, le second secret du petit Baptiste ?

Les habitants.— Ah ! oui, Monsieur le curé, c'est facile à comprendre, avec la comparaison que vous venez de faire ; car c'est le soleil qui enlève l'eau de la terre par l'évaporation comme il l'a enlevée des deux vases. Maintenant, nous serions bien gauchers et bien ennemis de nous-mêmes, si nous ne

prenions pas ces deux moyens de nous prémunir contre les effets de la sécheresse.

M. le Curé.—Vous êtes donc convaincus que Dieu n'avait pas eu besoin de faire un miracle en faveur du petit Baptiste, et que celui-ci n'avait pas, non plus eu besoin de vendre son âme au diable, pour avoir une belle récolte.

Je vous conseille de suivre son exemple avec d'autant plus de fidélité que, non seulement, il peut vous faire éviter les effets désastreux d'une sécheresse prolongée, mais encore vous mettre à couvert contre les accidents d'une trop grande humidité. C'est ce que je m'efforcerais de vous faire comprendre dans un autre entretien.

Les habitants.—Merci, Monsieur le curé, merci. Nous ne saurons jamais assez reconnaître les services que vous nous rendez.

RECETTE.

EN GUISE DE THÉ.

Un breuvage salubre, dont le Dr. Thompson, dans un récent ouvrage, conseille de se servir en guise de thé, consiste dans les feuilles séchées du framboisier rouge, lesquelles contribuent beaucoup au maintien de la santé. Les feuilles en question, qui doivent être ramassées par une journée chaude, peuvent être étendues dans une chambre bien aérée, soit sur des planches ou sur des feuilles de papier, pour qu'elles puissent sécher. Lorsqu'elles sont assez sèches, on les met dans des sacs. Une petite poignée de ces feuilles suffit pour plusieurs personnes. En outre il n'est pas nécessaire d'ajouter de lait ou de sucre à ce thé, qui est aussi agréable que tout autre, et beaucoup moins coûteux et plus salubre.

LA CLOCHE DU PÈRE TRINQUET

NOUVELLE.

CHAPITRE I.

PÈRE TRINQUET, PRIEUR DE LA CONFRÉRIE.

Une fête chez le peuple, ah ! c'est joli cela. Comme la joie pétille dans les yeux ! Comme elle éclate dans les chants ! comme elle flamboie au soleil ! comme elle envahit l'atmosphère ! Mais pour faire un civet, il faut un lièvre ; pour une fête populaire, il faut un peuple ; et cet élément essentiel est bien plus rare qu'on ne le croit. De la foule, il y en a partout ; des masses s'agitant, se mêlant, hurlant, beuglant, ayant un gros rire, un rire niais, c'est vulgaire. Pour voir ce spectacle dans certains pays, il suffit qu'un malin fixe la lune, ou ramasse un chiffon dans un ruisseau avec un petit air étonné, ou se gratte l'oreille originalement. Aussitôt *il fait foule*. Une armée de badauds l'entourne ; on le suit, on vocifère, on rentre chez soi harrassé, affamé, et l'on met au nombre de ses joies cette aventure.

C'est bien plus fort quand la civilisation s'en mêle, comme pour carnaval ; quand vous voyez des bœufs de trente quintaux promenés musique en tête, avec une escorte de déesses bardées et de héros travestis en ours et en singes. Alors c'est la cohue échevelée, qui commence par l'idiotisme et finit par l'orgie.

Mais le peuple vrai, c'est-à-dire les travailleurs qui ont quelques idées dans la tête et quelques sentiments dans le cœur, qui de loin en loin s'arrachent à la charrue infatigable ou au vaillant outil pour entrer en liesse pendant un jour, remplir leurs poumons d'un air plus vital, dégourdir des membres harassés, rajeunir enfin au soleil la vigueur et le courage ; cela fut autrefois pour la gloire et l'utilité du genre humain ; les historiens le disent, les poètes le chantent, et les philosophes n'ont pas assez de larmes pour en déplorer la disparition.

Cependant, en cherchant bien, on le retrouve encore, pourvu

qu'on se perde dans les terres, qu'on fuie les grandes cités, qu'on pénètre dans les pays chrétiens. Le christianisme qui est le grand réparateur de la nature vicieuse produit encore aujourd'hui le peuple, et s'il n'atteint pas l'idéal, il s'en rapproche. Imprégné de cette parole du Maître, "Réjouissez-vous dans le Seigneur," il sait faire naître la joie sans la folie, le rire sans l'orgie, le bonheur sans le remords. Quand vous voudrez jouir de ce spectacle, égarez-vous dans quelque'un de ces jolis villages coquettement assis sur les côtes pittoresques du golfe de Naples, un jour de dévotion traditionnelle, comme la fête de la Madone ou du saint Patron.

La religion seule obtient de ces campagnards à la foi vive et profondément enracinée dans le cœur, les transports, que la volupté ou l'ivresse obtient des autres peuples. Aussi, le retour annuel d'une solennité, d'une manifestation religieuse prend-il les proportions d'un événement qui remue la population tout entière du village et des environs. Il peut bien se faire qu'il y ait par-ci par-là quelques abus, quelques exagérations, quelques pratiques irrégulières ou désordonnées, surtout aux yeux de celui qui estime les choses du ciel mesquines et surannées et qui, en signe de respect, voudrait les traiter avec la glace au cœur et le compas à la main. Mais dans le pays où bourgeonne l'olive, où la vigne s'épanouit, où le citronnier et l'oranger entrelacent leurs branches, où le zéphir, se sentant chez lui, prend ses ébats, où la terre, la mer et le ciel sourient du plus gracieux sourire, la dévotion reçoit le ton général et elle s'accommode volontiers avec la joie et le bruit.

Naturellement, la fête du saint patron est donc en même temps la fête profane, et quand elle arrive on ne parle pas d'autre chose ; c'est la préoccupation de tous et de chacun. Les jeunes garçons ne se possèdent pas ; ils dansent et folâtrant ; c'est un gazouillement de fraîches voix qui partent des prairies et des bocages, et se mêlent aux bruits harmonieux des mandolines, des guitares et des orgues de Barbarie. Le quartier général de toutes ces musiques est sur la place publique, et pour le moindre prétexte, les instruments jettent dans les airs une raffale d'harmonie, et luttent avec les pôtards et les pièces d'artifices, avec les cloches et les tambours. Quand la nuit vient, c'est un autre tableau. Toutes les maisons s'illuminent ; de grands feux de joie sont allumés sur les hauteurs, et l'on croirait que les étoiles du ciel sont descendues sur la terre. Plus il y a de lumière, enfin, de transport et de bruit, et plus la fête se rapproche de son idéal, plus la dévotion est servente, et le saint glorifié.

Que trouvez-vous à redire ? Chacun son goût ; et, à le bien prendre, je trouve beaucoup plus philosophique que le peuple s'électrise pour les saints de Dieu que de le voir dans l'orgie en l'honneur du diable.

Eh bien ! le père Trinquet, notre héros, avait l'insigne gloire d'être prieur de la confrérie, précisément dans un de ces jolis villages situés sur la chaîne de collines qui séparent Castellamarre de Salerne. Quel était le nom de ce village ? je l'ai oublié, et je doute fort qu'il ait jamais été recueilli par les géographes. N'importe ! comme on y respire le parfum des orangers, je le baptiserai du nom d'Orange.

Donc, le père Trinquet se trouvant cette année-là prieur de la glorieuse terre d'Orange, s'était mis dans la tête de fêter Notre-Dame-du-Carmel, comme de mémoire d'homme, on ne l'avait jamais fêtée à trente lieues à la ronde. Il avait pris ses précautions pour cela. Qu'il suffise de dire que l'Eglise un peu vieille et ordinairement assez triste, ressemblait à une jeune épousée. Pas un pan de muraille qui n'eût son ornement, des draperies, des fleurs, de petits drapeaux, plus gracieux les uns que les autres. Des banderoles de toile avec dessins de clinquant, il y en avait à brassées ; elles pendaient de toutes les saillies, de toutes les corniches, de toutes les moulures, et la lumière des cierges, se répercutant de mille manières, produisait un éblouissement.

Mais le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre était la grande machine de la procession (1). On aurait dit un jardin aérien au milieu duquel s'élevait la statue de la madone tenant son Fils dans ses bras et couronnés tous les deux d'un diadème d'argent. La Vierge avait une robe de satin blanc à flamme d'or ; un manteau bleu de ciel partant du sommet de la tête, au dessous du diadème, retombait gracieusement sur les épaules, tandis que l'Enfant-Jésus n'avait qu'une simple robe rose retenue à la taille par un ceinturon doré. L'un et l'autre avaient les mains chargées de scapulaires brodés tout exprès pour la circonstance, par les hommes de Sorrente, et, je le sais, elles y avaient mis tout ce qu'elles possèdent d'esprit et de

(1) On appelle ainsi dans l'Italie centrale et méridionale, une immense charpente portée sur quatre roulettes et que l'on traîne dans les rues portant au sommet de la statue de la Vierge ou d'un saint. Quelques-uns de ces appareils, entre autres, celui de Sainte-Rose de Viterbe, sont des merveilles d'architecture.

cœur. C'était beau à voir, quand l'immense appareil se mit à rouler majestueusement à travers le village. Cette multitude, tout-à-l'heure folle de joie, criant, sautant, riant, la voilà dans le recueillement le plus parfait ; un reflet céleste apparaît sur tous les visages. On se jette à genoux au passage du saint cortège ; toutes les mains se portent sur le cœur et y forment le signe de la croix ; on s'incline pour recevoir la bénédiction du Fils et de la Mère.

(A continuer.)

ANNONCE.

UN de nos agents de Montréal, M. Pierre Picard, a en mains un riche assortiment d'ornements d'église, de tableaux, de livres d'écoles, etc. Tous ces objets sont livrés à des prix excessivement réduits, et tous ceux qui se rendent à Montréal, devraient visiter son établissement de la rue St. Antoine, près de l'Evêché.

CONDITIONS.

La *Gazette des Familles Canadiennes* paraît tous les quinze jours. Le prix de l'abonnement, qui n'est que D'UN ÉCU, doit être payé invariablement au commencement de chaque année.

Toutes les correspondances concernant la rédaction et les abonnements, ainsi que les échanges, devront être adressées au rédacteur, à St. Jean Chrysostôme.

Nous autorisons tous ceux à qui nous adressons plusieurs exemplaires, à recevoir le prix des abonnements.

On pourra déposer à Québec, le prix des abonnements chez M. le secrétaire de l'archevêché.

A Montréal, le Révd. M. Picard, du séminaire de St. Sulpice, M. J. Godin, professeur à l'école Normale Jacques Cartier, et M. Pierre Picard marchand d'ornements d'église, sont chargés d'enregistrer les nouveaux abonnés et de recevoir le prix de leur abonnement.

A Rimouski, M. l'abbé J. Gagné, du séminaire de cette localité, nous rendra les mêmes services.